

" Brodeck" version opéra : dense, intense et noir

Lyrique. Janssens et Murgia signent une adaptation réussie du roman de Philippe Claudel.

Nicolas Blanmont

• Publié le 12-02-2024 à 14h49

Enregistrer



Brodeck (Damien Pass) rédige son rapport sous le regard de l'Anderer (Josse De Pauw) et des villageois.

©Annemie Augustijns Raas van Gaverestraat 45 9000 Gent Belgium +32(0)495825717

annemie.augustijns@telenet.be www.annemieaugustijn

C'est un opéra dont on ne sort pas indemne, une de ces soirées qui viennent rappeler que l'art n'est pas seulement divertissement. Alors que, un peu partout sur la planète, les bruits de la guerre se font entendre à nouveau, Philippe Claudel était présent vendredi à Anvers pour la création de *Brodeck*, l'opéra de Daan Janssens tiré de son livre *Le rapport de Brodeck*, où le personnage principal revient dans son village après avoir été déporté dans un camp (La Libre du 8 février). Et rappelait, lors d'une rencontre préalable, les enjeux du récit : comment un peuple peut-il en exterminer un autre ? et comment, ensuite, se reconstruire ?

À lire aussi

Un opéra inspiré du Rapport de Brodeck , Goncourt des lycéens 2007

Lui-même réalisateur, l'écrivain français sait qu'adapter un roman à une autre forme, c'est forcément le réduire. La musique dense de *Janssens* substitue aux descriptions de nature de grands interludes orchestraux, avec aussi des leitmotivs – et le choix de certaines sonorités – qui permettent de reconnaître certains personnages. Semblablement, la mise en scène de Fabrice Murgia choisit d'évoquer certains épisodes sans les montrer, mais parfois aussi de privilégier certains angles. Toute l'action s'organise dans un vaste espace pourvu d'un plateau tournant, avec juste quelques éléments de décor pour individualiser un lieu, des rideaux légers qui délimitent des actions et des gradins où s'installent souvent les villageois/choristes, à la fois témoins et accusés d'un procès qui ne dit pas son nom.

À lire aussi

Une nouvelle aventure pour Fabrice Murgia

L'essence du roman n'est pas trahie : en abolissant le temps par un jeu incessant de flashbacks (les costumes sont d'aujourd'hui mais sans date précise) et en refusant de préciser les lieux (même si les noms ont des consonnances germaniques et que les emblèmes du pouvoir en rappellent d'autres), l'opéra respecte les fondamentaux du livre. On comprend, sans insistance ni manichéisme, que ces personnages ordinaires, plus lâches que méchants, pourraient être nos voisins. Ou nous-même.

Mise en abyme

[Suivez-nous sur Google Actualité](#)

Et puisque *Le rapport de Brodeck* est, en tant que livre, déjà une mise en abyme où le narrateur est mandaté par ceux qui ont contribué à sa souffrance pour se faire le témoin de leur histoire collective, la mise en scène multiplie aussi les regards sur le regard. Comme à son habitude, Murgia utilise la vidéo (préenregistrée ou captée en direct par deux cadres en scène) pour évoquer ce qu'il ne montre pas, pour souligner les détails en contrechamp ou pour créer un dialogue – splendide moment entre Brodeck et Fédorine – que les protagonistes n'osent pas dans le monde réel.

À lire aussi

Le regard attentif de Philippe Claudel

La partition intègre efficacement, dès la première scène (grands chœurs et solistes) les codes dramaturgiques de l'opéra, jusques et y compris dans le recours intensif au chœur d'enfants. Janssens a un incontestable métier dans l'écriture instrumentale, avec des accompagnements diversifiés selon les passages vocaux même si, globalement, on regrettera qu'il n'y ait pas plus de passages subtils et raffinés, le compositeur privilégiant le plus souvent une pâte orchestrale épaisse – qui souligne la pression sociale étouffante – régulièrement zébrée de bruyants cataclysmes sonores associant stridences de cuivres et cascades de percussions. Dommage que le chant reste le plus souvent purement narratif : à l'exception d'Emélia, l'épouse de Brodeck qui émeut parce qu'elle chante tantôt l'espoir et tantôt la douleur, les solistes se contentent de restituer le récit en exprimant peu d'émotions. On ne cherchera pas ici l'ivresse vocale, d'autant que la présence d'une majorité de

voix graves (une soprano et un ténor qui tient deux rôles, face à une contralto et cinq barytons ou basses) renforce encore la noirceur de l'ensemble.

Même si l'orchestre dirigé avec compétence par Marit Strindlund couvre parfois, surtout en début de soirée, certaines voix, l'ensemble du plateau, à dominante flamande (Thomas Blondelle, Kris Belligh, Tijn Faveyts, Werner van Mechelen et le comédien Josse De Pauw incarnant un Anderer aux allures de Dumbledore), est digne d'éloges, sans oublier les "étrangers": Damien Pass (Brodeck), Elisa Soster (Emélia) et Helena Rasker (Fédorine). Ni les chœurs et orchestre, en pleine forme.

Anvers, Opéra, jusqu'au 20 février, puis à Gand du 29 février au 9 mars ; www.operaballet.be